



LA NATION

Bimensuel de la Ligue vaudoise fondé en 1931

SI QUA FATA SINANT

Fr. 3.50 / Abonnement annuel: 83.- / étudiants: 35.-

La technophilie du Conseil des Etats

L'affaire de la récolte frauduleuse de signatures pour des référendums et initiatives a fait s'abattre une pluie d'interventions sur le Parlement fédéral. Dans *La Nation* du 20 septembre dernier, Olivier Delacrétaz espérait surtout que ce bougeotisme électoral ne finisse pas par restreindre l'accès à la démocratie directe.

Chacun y alla de sa sauce, de la proposition du Neuchâtelois Baptiste Hurni d'interdire la récolte rémunérée à une motion du Glaronnais Benjamin Mühlemann pour « l'introduction rapide d'un système de récolte électronique de signatures ».

Le Conseil des Etats vient d'accepter la motion de M. Mühlemann à 20 voix contre 15. Le nouveau Chancelier de la Confédération Viktor Rossi, présent aux débats, a jugé la réforme prématurée. Le Conseil fédéral se contenterait d'un projet pilote impliquant diverses collectivités publiques, les cantons, la « société civile ». C'eût été le début d'un « machin » fédéral.

Pour nuancer l'immédiateté voulue par M. Mühlemann, le Chancelier a rappelé que le vote par correspondance fut testé vingt années durant et que deux systèmes coexistent encore. Ce que nous ignorions.

Simultanément, la Chambre haute a accepté une motion du Zougois Matthias Michel pour que de tels essais recourent à la future identité électronique fédérale, prévue pour 2026.

La démocratie directe et ses outils sont comme une pelote de laine: tirez dessus et une foule de nouveaux problèmes apparaîtront. Au premier chef figure la centralisation qu'induisent les progrès informatiques. Le système d'identification fédéral à venir sera inmanquablement imposé aux cantons. Ceux-ci harmoniseront leurs portails de prestations (les « guichets informatiques »), puis, très naturellement, la forme de ces portails harmo-

niser les prestations elles-mêmes. La prudence demandée par M. Rossi est salutaire. L'empressement du Conseil des Etats est inquiétant. Il est inhabituel pour une Chambre dont on vante la sagesse comme en un mantra.

Cet empressement révèle aussi la technophilie propre à certains milieux PLR, d'autant que ses représentants sont issus de la dernière génération du *baby-boom*, pour parler comme les démographes. Leur principale erreur est de ne pas voir que derrière une solu-

tion technique se cachent toujours des enjeux politiques. Ils seront souvent lourds de

conséquences, encore imprévisibles. Notre système actuel de récolte de signatures serait « archaïque »? Et alors! Une solution politique originale serait de l'assumer. Pas de céder à la première lumière clignotante d'un ordinateur s'allumant sur l'un de ces beaux bureaux patinés du Palais fédéral.

Les récoltes de signatures traditionnelles se déroulent en grande partie dans des milieux constitués: associations professionnelles ou environnementales, mouvements politiques, économiques ou sociaux. Elles dessinent une conception de l'engagement politique en communauté, ou à tout le moins en groupe. La récolte de signatures électroniques consacrerait l'individualisme fondamental de la société contemporaine. Son personnage archétypal n'est plus le citoyen alpagué dans la rue, allant de son bureau aux séances de rédaction de *La Nation*, où il décidera de l'encartage d'une feuille de signatures. C'est la personne absorbée par son écran, seule dans sa bulle, goinférée de réseaux sociaux, et à laquelle l'école aura appris à coder, mais plus à écrire à la main. Ces questions sont à la fois anthropologiques et civilisationnelles. Le Conseil des Etats ne se les est manifestement pas posées. Puisse le projet sombrer au Conseil national.

Félicien Monnier

Notre système actuel de récolte de signatures serait archaïque? Et alors!

Transports au ralenti

L'intendance suivra, aurait dit Napoléon avant une bataille victorieuse. Philippe Hubler, qui n'était pas historien mais avait le sens de l'organisation et du commandement, disait que cette phrase ne devait pas être comprise comme l'expression d'un dédain pour le support logistique, mais comme une affirmation: « Soyez rassurés, soldats, l'intendance suivra, je le veux et l'ordonne. » Quoi qu'il en soit de la parole du général corse, on ne doit jamais négliger l'importance des moyens matériels.

Il nous manque un Napoléon. La Suisse et le Canton de Vaud ne font pas face à la croissance démographique et économique dans le développement des infrastructures de transport. Il y a un quart de siècle, les organisations patronales genevoises et vaudoises tiraient publiquement la sonnette d'alarme en dénonçant l'insuffisance prévisible des relations routières et ferroviaires entre les deux capitales lémaniques. Mais le chef des Travaux publics vaudois de l'époque, un Vert, prétendait qu'il suffisait de modérer la vitesse sur l'auto-route pour gérer le trafic. Et ni lui, ni

d'ailleurs les CFF, ne se souciaient de renforcer le train. Longtemps, rien n'a bougé. Et en 2024, à propos de l'élargissement nécessaire de l'autoroute entre Nyon et Genève, chroniquement engorgée, le silence du Conseil d'Etat a été assourdissant.

La pétaudière de la gare de Lausanne illustre dramatiquement l'incapacité des autorités, fédérales cette fois-ci, à planifier les modernisations indispensables. Au nord de la ville, le charmant quartier vert de la Blécherette où les humains s'entassent dans des clapiers écolos est mal desservi. Et voici qu'un nouveau scandale secoue l'Ouest lausannois: le tramway M1, intelligemment conçu il y a plus de trente ans, est surchargé aux heures de pointe; ses rames arrivent en bout de course; la ligne ne pourra pas faire face au développement des nouvelles constructions, où l'on attend quelque 7'000 habitants et 2'000 emplois d'ici cinq à huit ans. Des édiles des communes intéressées s'alarment et s'indignent. Et la planification officielle ne prévoit pas de modernisation de la ligne avant... 2036!

Le dossier présenté par *24 heures* au début de décembre est hallucinant. Le constat de la surcharge a été posé en 2019. Une étude a été lancée alors et vient d'être finalisée... cinq ans plus tard! Il en ressort qu'il faudrait allonger les rames et les quais: il ne nous aurait pas fallu cinq jours pour énoncer cette évidence. Du côté de l'Université, habituée à câliner le rose-vert, on dit que ce n'est pas si grave, puisque les heures du début des cours peuvent être échelonnées; il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui déjà, des voyageurs restent à quai. Du côté des TL, on s'évertue à trouver de médiocres solutions de remplacement en renforçant des lignes de bus; elles sont rarement en site propre, ce que le M1 devait justement éviter.

Hors du grand Lausanne, le trafic ferroviaire a été sensiblement amélioré. C'est en zone urbaine et périurbaine que l'insuffisance apparaît. Comme le problème concerne plusieurs communes, il appartient au Canton de diriger la manœuvre. Sa relative passivité étonne, s'agissant de transports publics qui devraient être les chéris d'autorités sensibles à la protection de l'environnement. On craint d'y déceler, sous-jacente, une détestation de la mobilité, inhérente pourtant au monde contemporain, à moins qu'on souhaite la décroissance. Serait-ce, inconsciemment peut-être, la tendance dominante? Inspirant une politique selon laquelle, volontairement ou non, l'intendance ne suit pas?

Jean-François Cavin

Croissance administrative

Le Conseil d'Etat a annoncé la création d'un poste de délégué cantonal à la prospective économique. Il sera chargé d'élaborer la Stratégie économique 2050 du Canton de Vaud.

Un tel document peut avoir un certain intérêt. Mais, l'avenir n'appartenant à personne ici-bas, il faut rester humble en réfléchissant aux options de demain. Et l'Etat, dans un régime qui ne connaît pas la planification économique, doit redoubler de modestie.

L'exercice, dans les limites que l'on voit, pourrait être mené à bien par une équipe bénévole constituée de représentants des organisations économiques, et peut-être du monde académique. Un fonctionnaire existant serait chargé, à temps très partiel, du secrétariat de ce groupe fort compétent et fort peu coûteux.

Avec la création d'une nouvelle entité administrative, on est en tous cas sûr que la Stratégie 2050 inclut un renforcement de la bureaucratie.

J.-F. C.

Entretiens du mercredi

Prochain rendez-vous:

15 janvier: **L'art de l'autonomie. Jura 1950-1980.**

Avec M. Yves Guignard, historien de l'art.

Place du Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne, à 20h.
www.ligue-vaudoise.ch/mercredis

Noyade de la littérature ?

Patrice Jean a écrit une dizaine de romans. Issu d'un milieu ouvrier, il a vécu dans la banlieue nantaise. Il a étudié la philosophie, enseigné les lettres modernes, puis s'est mis à écrire. Un bref essai de lui, *Kafka au candy-shop, la littérature face au militantisme*, nous a séduit. Jean est classé à droite, probablement parce qu'il se désintéresse de la vie politique. Des journaux et sites internet eux-mêmes classés à droite nous ont appris son existence et celle de ses romans... que nous n'avons pas lus.

Selon Patrice Jean, la littérature de qualité a beaucoup d'ennemis: le militantisme progressiste, les sciences humaines et l'industrie du livre. Elle pourrait se noyer dans une mare de livres médiocres.

Nous lisons très peu de romans contemporains. Avouons que nous nous sommes arrêté à Ramuz. Grâce à des amis connaisseurs et des critiques avisés, Jean-Louis Kuffer, Michel Audétat, Juan Asensio ou Philippe Barthelet, nous nous laissons parfois tenter. Aussi avons-nous joui de *La Chasse au cerf*, 1044 pages extraordinaires de Romain Debluë. Nous n'avons pas détesté les premiers livres de Houellebecq; nous avons aimé François Taillandier et Jérôme Leroy.

L'âge venant, le temps est compté: nous préférons nous replonger dans Dostoïevski, Balzac ou Gottfried Keller.

Patrice Jean fut longtemps de gauche. Sa famille, ses amis, ses professeurs et ses collègues, que nourrissait la maxime *tout est politique*, l'étaient aussi. Il inté-

gra les troupeaux de grévistes et de manifestants. Puis la lecture de philosophes littéraires, Nietzsche et Schopenhauer, attira son attention sur l'énigme du mal, la souffrance, la mort, l'insignifiance de la vie. Aux yeux de nombreux modernes progressistes, le mal est censé être accidentel; on en découvrira les causes, on le fera disparaître. Or il est d'ordre métaphysique. Ni le progrès scientifique ni aucun projet politique de changement radical ne modifieront cet état de fait, bien au contraire. *Qui veut faire l'ange fait*

la bête, toute révolution amplifie le désastre ambiant. Jean s'éloigna de la gauche, devint un mauvais fils, renonçant à accroître le capital progressiste hérité de son entourage par des pétitions et des revendications infinies de droits. Il se consacra sur le tard à la littérature.

Ni la philosophie ni la science ne saisissent parfaitement le réel qui dégouline de partout, débordant les parapets conceptuels qui tentent de le maintenir. «Il n'y a de science que du général», dit Aristote, mais les arts, dont la littérature, nous offrent une connaissance du particulier. Jean cite Virginia Woolf: *Quand il s'agit de la vérité, là où elle importe, je préfère écrire de la fiction*. La littérature est le point de rencontre entre l'objectivité et la subjectivité. Pour beaucoup de modernes, y compris des écrivains, la littérature, ce n'est pas sérieux, juste une forme primitive de science humaine. Les sciences humaines décrivent le monde et permettent d'agir sur lui, de le changer, car un autre monde est

possible. Il faut écouter les scientifiques. Pourtant, des philosophes parfaitement rationnels, comme Jacques Bouveresse, accordent dans leurs œuvres une place aux grands artistes et aux croyances religieuses.

Jean défend bec et ongles la vie intérieure. Vivre, c'est d'abord ressentir. La vie intérieure, invisible, est l'expérience première. Il faut la cultiver. Le monde du roman n'est pas celui de la militance utopiste. C'est celui des individus réels pourvus d'une vie intérieure,

embourbés dans le monde objectif, avec leurs joies et leurs malheurs.

Jean constate le défaut originel du vivant. Le mal grignote le monde. Comme Baudelaire qu'il admire, l'écrivain, pourtant agnostique, reconnaît le péché originel. Le progressisme militant est une paresse: que chaque individu entreprenne d'abord de s'améliorer lui-même. La littérature vise, selon Kafka, à devenir la hache qui brise la mer gelée en nous. Il s'agit de renouer avec la vie intérieure au-delà de la comédie sociale. Le moi social n'est qu'une facette de l'individu pourvu d'une carte d'identité. Nous sommes tous des inconnus pour autrui, et pour nous-mêmes. La littérature commence où finissent la psychologie et la sociologie.

Selon Patrice Jean, l'édition sacrifie trop à des genres frelatés: le roman militant à la Annie Ernaux (prix Nobel), qui écrit pour venger sa race, l'auto-fiction, la littérature-jeunesse outil de propagande, la littérature feel good,

la dark romance, les mangas. Beaucoup de lecteurs du XXI^e siècle, adeptes de l'écologie apocalyptique, wokistes intersectionnels, féministes radicales, insurgés de pacotille, enseignants-chercheurs, sont la version dépenaillée du bourgeois du XIX^e siècle. Une ministre de la culture peut vanter la bonne santé économique du livre tout en avouant qu'elle n'a pas le temps de lire... Notre société souffre d'hédonisme dépressif, ne parvenant pas à éprouver autre chose que du plaisir.

Peut-on imaginer une vie sans littérature? *Qu'on puisse vivre sans livres, sans s'aider tous les jours de la lumière des grands écrivains*, écrit Jean, est pour moi une énigme. De cette vie sans livres je ne voudrais pas. Après avoir évoqué la description par Zola de l'inhumation misérable de Flaubert à Rouen en 1880, il écrit: *Si un jour la littérature devait disparaître, ce sera dans une atmosphère de fête, tandis que les journalistes et les éditeurs se taperont la cloche au milieu «des odeurs de mangeailles», tout en se disputant au sujet du dernier prix Goncourt. Près de la Seine les bourgeois se promèneront, en rollers, à vélo, des écouteurs dans les oreilles. Et Flaubert ne sera plus que le nom d'une rue ou d'un hôpital.*

Bien pessimiste, Patrice Jean. Le stupide XIX^e siècle connut Balzac, Hugo, Stendhal, Baudelaire et Rimbaud, le cruel XX^e admira Proust, Céline, Apollinaire, Bernanos et Giono. Rien n'est perdu. Le métier d'éditeur consiste aussi à vendre beaucoup de livres «abordables» pour permettre l'édition de classiques à venir.

Jacques Perrin

Le Lieutenant Conrad

Prix Nobel en 1919, Carl Spitteler est depuis tombé dans l'oubli. C'est à l'occasion des cent ans de sa mort qu'on réédite son œuvre afin de lui redonner la place qu'il mérite. *Le Lieutenant Conrad* a paru chez Infolio, qui éditera d'autres textes de cet écrivain lucernois d'origine bâloise, dans une nouvelle traduction plus fidèle que celle de Noémie Valentin datant de 1910.

D'abord publié en feuilleton en 1897, le roman de Carl Spitteler portait pour titre *Un dimanche noir à Herrlisdorf* avant de le changer pour la publication en volume. C'est bien dommage, car le titre initial dit bien mieux de quoi il s'agit.

Le Lieutenant Conrad est une tragédie au sens classique du terme. Son héros, un jeune soldat audacieux, se comporte avec bravoure jusqu'à sa mort. L'intrigue se déroule dans un village suisse-allemand du 19^e siècle. Elle respecte l'unité du lieu et du temps. Tout se passe en

une seule journée. Cependant Spitteler rénove la tragédie au niveau de la perspective. Tous les événements sont rigoureusement relatés à travers la perception qu'en a le personnage principal.

Le monde de Spitteler est un monde viril, plein de bagarre, de ressentiment et de sens militaire. Le jeune Conrad, fier de faire partie de l'armée, est en conflit avec son père, le maître des lieux, tenancier de l'Auberge du Paon, qui le tient pour un raté et refuse de lui céder la direction de l'auberge.

Les bons sentiments ne sont pas le fort de Spitteler, ce dont on se réjouit: discordes, jalousies, disputes, calamités, commérages, insolences et désordres, voilà de quoi sont faites les relations humaines dans la famille des Reber mais aussi parmi les paysans. Les Wagginger du haut et les Wagginger du bas du village se détestent copieusement pour des divergences en apparence politiques, mais en vérité laissées dans l'ombre par l'auteur.

D'entrée de jeu, le jeune Conrad est présenté comme le mouton noir de la maison. A part sa sœur qui lui est dévouée, et quelques sommelières auxquelles il plaît, tout le monde le dénigre. La scène du repas au début du récit est significative des rapports odieux. Les reproches fusent, ça vocifère, c'est du tac-au-tac en continu.

Ensuite, les choses vont crescendo. Le père aiguisé la haine de son fils en le traitant de «malappris» alors que celui-ci considère qu'on n'est pas un malappris

quand on est «honnête, travailleur et sérieux» en plus d'être un lieutenant d'artillerie apprécié. La violence se déchaîne dans la grande scène de bagarre entre les Wagginger dans la salle de danse de l'auberge que le père par vanité n'avait pas voulu empêcher.

Le lieutenant intervient avec l'aide des pompiers de Waldisdorf, de jeunes paysans du village et de quelques clients de l'auberge afin d'éviter qu'une rixe entre paysans dégénère en bagarre sanglante. Il est «rapidement à la tête d'un beau petit bataillon de choc» et réussit à mater les Wagginger.

Fêté comme un héros, il obtient de son père, bien qu'à contrecœur, la succession de l'auberge, et de Cathi, une sommelière fraîchement arrivée, la promesse de mariage. Or les hostilités continuent de couver sous les braises éteintes, les Wagginger ayant promis de se venger, et le père ne cessant pas de maudire son fils.

Cette atmosphère envenimée où chacun, à l'instar du père, y va de sa méchanceté, et cherche à profiter de la situation, n'est jamais expliquée. Spitteler ne nous dit rien sur l'origine des conflits. La violence dans laquelle baigne ce roman, – une violence très forte et virulente mais néanmoins maîtrisée et hautement ritualisée – reste en fin de compte totalement opaque. Or c'est précisément dans cette opacité, dans l'absence de toute psychologisation, que réside la force de ce texte qui est beau comme un diamant brut.

Compte tenu de ce qui précède, il est étonnant que la postface voie dans le roman de Spitteler «une critique du patriarcat», une «virilité hautaine, formatée à la prussienne qui s'effondre sur elle-même» et «une mise en lumière de la violence inhérente à la masculinité militaire». Cette réinterprétation féministe et antimilitariste de *Lieutenant Conrad* paraît forcée. En fait, elle ne manque pas de rendre perplexe. Spitteler est le contraire d'un féministe et d'un antimilitariste. C'est un patriote. Aucun patriote n'est antimilitariste, car les deux choses sont incompatibles. Du patriotisme de Spitteler, chacun peut facilement se convaincre, si besoin est, en lisant son discours tenu en 1914, au début de la Grande Guerre, intitulé *Notre point de vue suisse*. Ce discours, disponible sur le net¹, a eu un grand retentissement à l'époque dans tout le pays.

C'est le propre d'un texte littéraire de respirer tout seul, d'être debout sur ses deux jambes sans l'aide de béquilles. De sorte que même une postface décevante ne peut en rien entamer le plaisir de la lecture du *Lieutenant Conrad*, dont la première qualité est d'échapper à jamais à toute tentative de récupération idéologique.

Lars Klawonn

Référence: Carl Spitteler, *Le Lieutenant Conrad*, traduit de l'allemand par Patrick Vallon, Infolio 2023, 200 pp.

¹ <http://horizons.myhostpoint.ch/indexd624.html?id=2644>

LA NATION

Rédaction
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier

Edition
Ligue vaudoise
Pl. Grand-Saint-Jean 1 / 1003 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

De quelques croyants et de leurs interactions

Essai de micro-œcuménisme

Les croyants croient de mille manières, selon leur éducation, leur formation et leur tempérament, selon aussi leurs ignorances, leurs insuffisances et leurs préjugés. En voici, en toute simplification, quelques types courants.

Commençons par le croyant «basique», celui qui croit ce que croyaient ses parents, pratique sa foi comme eux et s'efforce de la transmettre intacte à ses enfants. Sa vie religieuse, le culte dominical, les fêtes annuelles sont intégrés à sa vie sociale. Tout au long de sa vie, il conserve la religion simple et évidente de son enfance.

Continuons par le dogmaticien, qui travaille systématiquement à étendre les certitudes de la foi. Il n'éprouve aucun doute quant à la véracité des Écritures ni quant à la capacité humaine, à la sienne en particulier, de les élucider. Tout sera clair, un jour.

En face, pourrait-on dire, il y a le croyant «existentiel». Il pense que l'institution et les dogmes dessèchent et dépersonnalisent la foi. L'important, c'est l'individu en situation, ses questions, ses déchirements, ses expériences de foi. L'important, c'est le *kairos*, cet instant rare et fulgurant où la personne rencontre le divin.

Et voici un théologien moderne, qui transforme la dispute théologique en controverse scientifique. Il pousse aussi loin que possible la critique historique, anthropologique et linguistique des textes, pour épurer la Parole de tous les éléments inauthentiques que les siècles lui ont ajoutés.

Il y a l'enthousiaste, qui aborde toute chose à travers les textes sacrés. Ceux-ci sont un objet moins de réflexion théologique que de jubilation. Cette jubilation, il veut la faire partager par tous et immédiatement. Aussi, suivant l'apôtre Paul, il prêche à *temps et à contretemps*¹.

Il y a le fondamentaliste, qui considère les Écritures comme un legs si précieux qu'elles en sont intouchables. Il faut les recevoir littéralement, dans leur lumière première de Parole de Dieu. Toute interprétation humaine est lourde d'erreur, voire de trahison.

Il y a le croyant moral, celui qui veut de toutes ses forces faire le bien. Il juge minutieusement et sans complaisance chaque détail et sous-détail de son comportement quotidien, ce qui le convainc de son indignité.

Il y a le philosophe, qui remonte de la création au Créateur et déduit, de l'ordre visible de l'univers créé, l'existence d'une cause première créée, personnelle et bienveillante.

Il y a le croyant poète, qui trouve dans le monde d'ici-bas des reflets tout bruisants et chatoyants du monde surnaturel et pour qui un simple brin d'herbe est l'indice de la présence de Dieu. La beauté, c'est Dieu dans les choses.

Il y a le fidèle angoissé qui aborde les textes avec crainte et tremblement² et qui, au-dessus des flots en furie, s'accroche à sa foi en Christ comme à un fil invisible, infrangible et salvateur.

Et il y a le péager accablé par son statut de pécheur et qui, sans seulement oser lever les yeux au ciel, frappe sa poitrine sous l'œil du pharisien³.

Il y a le croyant actif, qui veut suivre le Christ dans les marges de la société, manifester par des actes sa solidarité avec *ces plus petits*⁴. Il se voue au service des autres, de tous les autres, ses frères et sœurs, chrétiens ou non, comme le Christ le fit avec les malades, les aveugles et les démoniaques, juifs ou samaritains.

Il y a le nostalgique de la chrétienté médiévale, cet ordre à la fois spirituel et temporel, dont la marche ascendante devait nous conduire en droite ligne à la parousie.

Il y a celui qui, épouvanté par l'érosion de la foi, se réfugie dans une communauté retirée du monde et conserve, dans l'espérance de jours meilleurs, les trésors immuables et rassurants de la foi, des dogmes et de la liturgie.

Tel autre, au contraire, rejette l'idée même de «communauté-refuge». Car l'Évangile lui fait un devoir de ne pas abandonner ses contemporains égarés. Il adopte leurs perspectives et leur langage pour garder le contact et leur transmettre ce qu'il peut de la Parole.

Il y a le mystique, renversé, sidéré par l'immensité du mystère divin, qui se vide de lui-même pour faire à Dieu toute la place.

Il y a celui qui lit les Écritures et leurs commentateurs, qui aime et pratique la liturgie, mais n'arrive pas à dire «je crois», comme une abeille qui voit la lumière, veut la rejoindre et frappe la vitre sans pouvoir la briser.

Enfin, sur les bords extérieurs de la foi, il y a le païen, qui reconnaît l'existence d'«une force», immanente au monde, omniprésente et indifférente.

Que de demeures, dans la grande maison du Père⁵, et que d'annexes! Et entre elles, que de relations imprévues et fécondes!

Le dogmaticien offre des repères au mystique, à l'aventurier de la foi qui frôle l'hérésie, à l'insatisfait perpétuel, au douteur. Car ils ont besoin de ces repères pour esquiver, ne serait-ce que de loin et en creux, les contours incertains de leur foi. En retour, il arrive qu'ils ramènent de leurs vagabondages religieux de quoi interloquer le dogmaticien et l'inciter à retoucher sa doctrine.

Au même dogmaticien, le théologien existentiel fait valoir que certaines zones de la Révélation, trop obscures ou trop éblouissantes, échappent à nos réflexions les plus profondes. Et un autre dogmaticien lui rappelle, non sans quelque sainte ironie, la parole du Fils à son Père: *Ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits*⁶. Quant au péager, il rappelle à l'humilité cet érudit qui disserte sur Dieu avec une assurance qui confine parfois à la suffisance. Enfin, par souci d'hygiène spirituelle, le croyant basique lui conseille d'équilibrer l'étude et la réflexion par un temps équivalent de prière et d'adoration.

Le théologien existentiel a aussi besoin du dogmaticien, ne serait-ce que parce qu'il est impossible de croire sans savoir ce que l'on croit, au moins un petit peu. Et le dogmaticien ajoute que ce n'est pas le dogme comme tel qui dessèche la foi: la raison et la Révéla-

tion, procédant d'une source unique, ne sauraient se mettre en cause l'une l'autre. La sécheresse est une question d'attitude, pas de recours ou non aux dogmes. D'ailleurs, l'existentialisme a lui aussi ses dogmes, ses penseurs secs et ses formules toutes faites.

Face au théologien historico-critique, le poète plaide au nom de ce qui, dans la liturgie et dans les Écritures, ainsi que dans l'histoire de l'Église assistée du Saint Esprit, est réel sans être forcément rationnel. Et le philosophe rappelle que la raison est légitime en tant qu'outil de recherche, mais ne saurait être un critère de la véracité des faits surnaturels: uniques et infalsifiables, ceux-ci échappent sur le fond à la critique de la raison naturelle.

Le dogmaticien dira au croyant moral écrasé par son indignité que les exigences excessives qu'il s'impose révèlent plus de vanité que d'humilité et qu'après l'annonce du pardon, ses repentirs récurrents ont quelque chose de blasphématoire... ou de pathologique. Dans tous les cas, il lui déconseillera sévèrement de dénoncer l'indignité éventuelle de son prochain: *Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés*⁷!

A l'attention du croyant angoissé et du péager, le croyant existentiel, le dogmaticien et le poète citeront la 1^{ère} épître de Jean: *Si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur*⁸.

A celui qui néglige le monde par souci d'élévation spirituelle, le poète et le philosophe rappelleront que la présence divine dans les aspects les plus triviaux de la Création nous fait un devoir d'en chercher partout le sens et la beauté. Ils plaideront aussi que le surnaturel a besoin de moyens naturels pour être communiqué. Et le païen témoignera, à sa manière, de ce que Dieu remplit l'univers⁹.

Le philosophe rappellera au fondamentaliste que l'écrin n'est pas le diamant et qu'il faut distinguer le message et son auteur. Il lui dira aussi que la lecture la plus littérale est encore une interprétation. Refuser la nécessité de l'interprétation, qui est une application de l'intelligence libre aux réalités révélées, c'est faire du texte sacré un bloc aussi opaque, imperméable et indifférent que le dieu parallélépipédique rectangle du film de Stanley Kubrick «2001, L'Odyssée de l'Espace».

A celui qui témoigne à temps et à contre-temps, le croyant basique fera valoir que la Bible n'interdit pas d'être efficace, ni de respecter les usages du lieu et la personnalité de ses interlocuteurs. Il lui demandera que son prêche ne s'adresse pas principalement à lui-même, et qu'il ne transforme pas son témoignage en thérapie individuelle.

Le dogmaticien rappellera à celui qui adopte le vocabulaire moderne pour rester en contact avec le monde que tout langage est structuré par une philosophie et que toutes les philosophies ne se valent pas pour dire la Révélation. Il lui dira encore que même quand l'Église est partout répandue, elle reste de biais par rapport au monde. Il faut

affronter cette discordance et tenter de la résoudre, non de la supprimer.

Au nostalgique de la chrétienté, le bibliste rappelle que *le jour du Seigneur viendra comme un voleur*¹⁰ et ne correspondra pas forcément avec un état de perfection de l'humanité. Le dogmaticien adoucira peut-être sa nostalgie en faisant valoir que, même si elle fut la plus belle et la plus vaste, la chrétienté occidentale n'est qu'une civilisation, qu'elle est donc mortelle, et que sa désagrégation n'entraîne pas la mort de l'Église.

L'homme de l'action sociale a lui aussi besoin du dogmaticien, qui lui rappelle que *vous aurez toujours des pauvres avec vous*¹¹, et que l'action sociale n'est pas salutaire en elle-même, qu'elle ne prend son plein sens chrétien qu'en référence claire à sa source surnaturelle.

Et en retour, l'homme de l'action sociale rappelle au dogmaticien qu'une foi, même admirablement structurée et détaillée, n'est rien si elle ne se prolonge en actes, ce que confirmera un bibliste: *Il en est ainsi de la foi: si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même*¹².

A celui qui tourne autour de la foi sans pouvoir l'atteindre, le théologien existentiel citera la parole que Blaise Pascal met dans la bouche du Christ: *Console-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé*¹³.

Et le péager lui rappellera ce paradoxal cri du cœur: *Je crois, Seigneur, viens en aide à mon incrédulité*¹⁴?

A l'adresse du païen, enfin, le dogmaticien reprendra le discours de Paul aux Athéniens¹⁵ et donnera une réalité plus complète à la «force» que le païen reconnaît, à ce *dieu inconnu* dont il pressent l'existence.

Quant au croyant basique, tous l'avertiront de ce que la fidélité peut tourner en routine. Ils lui recommanderont aussi de mieux différencier les choses, de distinguer son appartenance au Pays et son appartenance à l'Église; l'usage et le dogme intangible; la morale ordinaire et le sacrifice; la paroisse et l'Église; la réussite sociale et le salut. Il leur répondra qu'il est d'accord avec tout, et même au-delà. Mais il veut le faire en respectant son rythme personnel, en respectant aussi le rythme et les lois internes des êtres et des choses. Ne pas séparer ou opposer par hâte de distinguer.

Olivier Delacrétaiz

¹ 2^e épître à Timothée, 1:2

² Phil. 2:12

³ Luc 18: 9-14

⁴ Matt. 25:40

⁵ Jean 14:2

⁶ Matthieu 11: 25 à 27

⁷ Luc 6:37

⁸ 1^{ère} épître de Jean 3: 20-23

⁹ Livre de la Sagesse 1:7

¹⁰ 2^e épître de Pierre 3:10

¹¹ Jean 12:8

¹² Épître de Jacques 2:17

¹³ Pensées 553

¹⁴ Marc 9: 23-24

¹⁵ Actes de apôtres, 17:23-31

Définition et diffusion du wokisme

On parle souvent de la dernière mode idéologique radicale appelée *wokisme* dans nos colonnes. Certes, le terme *woke*, utilisé à toutes les sauces, est originaire du monde anglo-saxon et signifie «éveillé [aux injustices en général]». Certains de nos voisins français l'ont décrit avec précision en décortiquant les problématiques qui lui sont associées – féminisme et antiracisme victimaires, convergence des luttes, culture de l'annulation, etc.

L'année 2024 a vu paraître les premiers ouvrages d'auteurs suisses romands portant un regard critique sur la question, notamment, aux éditions Slatkine, *La diffusion du wokisme en Suisse* de M. Jonas Follonier, journaliste à *L'Agefi* et rédacteur en chef du *Regard libre*.

Comme son titre l'indique, le but de l'ouvrage est de mener l'enquête sur la propagation des idées *woke* en Suisse, de l'université aux médias en passant par la culture, l'espace public et l'école. Mais le livre s'ouvre sur une introduction précédée d'une préface d'Olivier Massin, professeur de philosophie à l'université de Neuchâtel, toutes deux

de haut niveau conceptuel et attachées à bien définir la notion étudiée.

Le fond intellectuel du *wokisme* peut se résumer en trois thèses: 1. les sociétés libérales sont structurées autour de relations d'oppression omniprésentes et cachées; 2. Ces relations d'oppression se combinent pour construire des identités sociales basées sur la race, l'orientation sexuelle, le genre, le handicap, etc.; 3. Les personnes opprimées ont un accès privilégié, par leurs expériences vécues, à ces relations d'oppression (pages 15 et 37).

Dans sa préface, le professeur Massin situe l'idéologie *woke* sur le même plan que le socialisme, le libéralisme et le conservatisme – les trois idéologies politiques principales des démocraties occidentales. Remarquons un certain biais anglo-saxon dans cette triade: le conservatisme ne nous paraît pas identifié comme une troisième voie légitime sur le continent, renvoyé qu'il est à la réaction, au populisme et à ses reliquats nationalistes. Le *wokisme* devrait selon nous être rattaché à un niveau plus abstrait de

lecture des idées politiques, où flottent l'universalisme, le progressisme, l'identitarisme, le communautarisme, etc.

En effet, socialisme, libéralisme et, en Angleterre et aux Etats-Unis, conservatisme, sont des idéologies anciennes et reconnaissables. Elles disposent de

Les partisans du wokisme rejettent le terme pour louer la chose qu'il désigne.

plateformes partisanes identifiées, comme le Parti socialiste en Suisse ou les *Tory* anglais,

alors que le *wokisme* représente plutôt un courant de pensée parmi les partis de gauche et d'extrême gauche, représenté chez nous par des formations mineures telles que les Jeunes Verts, les Jeunes Socialistes ou solidaritéS. Reste que la définition proposée est extrêmement intéressante et permet de considérer le *wokisme* comme «politiques de l'identité»¹, qui dépasse le cadre institutionnel pour se répandre dans la société.

C'est justement l'objet de la seconde partie du livre qui traite des cas avérés de *wokisme* en Suisse romande. L'auteur commence par son foyer d'infestation principal, les universités. Les faits sont accablants, comme nos lecteurs le savent, mais (mal) heureusement l'UNIL² n'est pas la seule visée: conférences attaquées et interrompues, langage inclusif et chantage à la discrimination se retrouvent aussi à Genève et à Neuchâtel. Les médias publics, principalement la RTS et ses réseaux sociaux, sont ensuite passés en revue. Leur partialité et leur militantisme, notamment sur les questions sexuelles, sont démontrés exemples à l'appui. Pour finir, des cas inquiétants dans les écoles – éducation sexuelle partisane, suppression de la fête des mères – et le monde de la culture complètent l'enquête. M. Follonier revient notamment sur l'affaire Claude Inga-Barbey et sur le plaidoyer

de l'artiste Nemo pour l'inscription d'un troisième sexe dans le droit suisse.

On peut conclure avec l'auteur et le préfacier que le *wokisme* n'est ni un problème strictement américain ni une crise de nerfs française, et qu'il existe bel et bien, quoi qu'en disent ses partisans qui rejettent le terme pour louer la chose qu'il désigne.

Le panorama ainsi dévoilé est attristant. Mais la vue d'ensemble permet l'action.

Addendum

Les deux autres livres évoqués en introduction sont de MM. Olivier Moos³ et Enzo Santacroce⁴. Le premier, intitulé *Le Guide du Réac – comment perdre ses amis et mourir seul*, est un hilarant précis de conversation thématique portant sur le féminisme, le transgenrisme et le racisme. Le second, paru sous le titre évocateur de *Socrate au pays des wokes*, est un court roman qui pastiche l'affaire de l'université d'Evergreen aux Etats-Unis, et dont la conclusion portant sur la nécessaire revalorisation de l'éthique du dialogue et du débat face à la *cancel culture* est moralement salutaire.

Lionel Hort

¹ La méfiance toute libérale et universaliste d'un Massin et d'un Follonier concernant les notions d'identité et de communauté se défend parfaitement dès lors qu'elle concerne la compréhension *woke*, c'est-à-dire altérée, de ces deux concepts, tels qu'ils sont détaillés dans l'ouvrage.

² Voir notre édition spéciale n° 2221 du 24 février 2023.

³ Paru chez Publishroom Factory. M. Follonier a justement interviewé l'auteur dans le *Regard libre* n° 106 à propos de son analyse du wokisme comme phénomène religieux et même post-protestant. L'entretien est librement accessible à l'adresse suivante: <https://leregardlibre.com/forum/le-wokisme-un-post-protestantisme-selon-lhistorien-olivier-moos/>

⁴ Paru aux Éditions Ouverture.

La langue française dans les services de l'Etat

En date du 20 novembre 2024, le Conseil d'Etat a publié un rapport destiné au Grand Conseil concernant l'utilisation du français académique dans les services de l'Etat. Ce rapport répond au postulat de Yann Glayre et consorts déposé trois ans plus tôt.

Les signataires dénoncent les manœuvres qui visent à «déconstruire le langage à des fins idéologiques». La diffusion de l'écriture dite inclusive se manifeste par la multiplication de signes (points médians, tirets, barres obliques) qui complique l'intelligibilité de la langue.

Comme nous avons déjà ferraillé contre ces absurdités, nous renvoyons nos lecteurs à nos articles antérieurs¹.

Les postulants s'appuient sur une déclaration de l'Académie française (26 octobre 2017) qui stigmatise «une langue désunie, disparate dans son expression, créant une confusion qui confine à l'illisibilité». L'institution du Quai de Conti rappelle qu'elle a pour mission de codifier les évolutions naturelles de la langue, non d'être gardienne de la norme.

Le rapport du Conseil d'Etat ne conteste pas l'autorité de l'Académie française comme régulateur de la langue, afin d'établir des règles communes aux pays francophones. La Constitution du Canton de Vaud affirme que notre langue officielle est le français académique, ce qui exclut les initiatives volontaristes de groupes de pression qui n'ont aucun mandat pour changer les usages communs. C'est pourquoi l'écriture inclusive est explicitement et prudemment rejetée dans l'enseignement obligatoire et post obligatoire, afin de ne pas ajouter à une langue difficile la complexité de nouvelles formes altérées.

Cependant le Bureau de l'égalité entre les femmes et les hommes défend des principes autres, sinon diamétralement opposés:

- féminiser ou masculiniser les désignations de personnes;
- utiliser la double désignation (adopter l'ordre de présentation féminin

puis masculin, l'accord se fait au plus proche);

- privilégier les terme épiciques;
- utiliser, en dernier recours et avec mesure, le point médian pour les formes contractées destinées à signifier la mixité, et non pas les parenthèses, la barre oblique ou le trait d'union.

A partir de là, les signataires du rapport se livrent en cinq pages à un douloureux exercice de macronisme à la vaudoise pour tenter, en même temps, de concilier les exigences de l'égalitarisme et de l'intelligibilité (la défense du patrimoine, pourtant essentielle, passant au second plan). Les propositions évitent de résoudre le problème en le contournant. Par exemple, cette formulation du CHUV: «Vous êtes un-e patient-e ou un-e proche d'un-e patient-e soigné-e au CHUV...» est imprononçable. Elle rebute les dyslexiques, les non-francophones, les esthètes. Elle est un outrage au bon sens. Que faire? Recourir au langage FALC (facile à lire et à comprendre)? Par bonheur, le charabia s'éclaircit: «Vous êtes une personne soignée au CHUV ou proche de celle-ci...» Et pourquoi ne pas ne pas oser «un proche», ce qui équilibrerait «une personne», puisqu'il s'agit d'être grammaticalement égalitaire?

Les manœuvres pour subordonner la langue à une idéologie, quelle qu'elle soit, hors de son développement naturel, doivent être vigoureusement récusées. Tout est perdu si on laisse s'ouvrir des brèches. Les autorités de notre Canton sont championnes pour annuler une démonstration avec des formules lénifiantes, par exemple: on pourra utiliser le point médian «en dernier recours, et avec mesure». C'est une invitation à faire comme on veut.

Jean-Blaise Rochat

¹ «Cher•ère•s lect•eur•rice•s», *La Nation* n° 2083 du 10 novembre 2017, et «Des linguistes indécrottables», *La Nation* n° 2235 du 8 septembre 2023.



Têtes de Maures

La Ville de Zurich veut pouvoir recouvrir les inscriptions racistes sur ses bâtiments historiques. Ce droit lui ayant été contesté, elle a finalement obtenu gain de cause devant la justice. Nous avons lu cela dans la presse.

Curieuse affaire... Lorsqu'il est question d'inscriptions racistes sur des bâtiments, vous pensez, tout comme nous, à des graffitis hâtivement griffonnés par quelques skinheads. Et vous vous demandez qui peut bien contester devant un tribunal l'effa-

ce moderne peut supporter; ils brûlent douloureusement sa rétine si fragile, font défaillir son cœur si tendre et risquent de le faire choir de son vélo. C'est pourquoi les élites roses-vertes des bords de la Limmat, avec un empressement digne des plus rigoristes des mollahs iraniens, ont décidé de voiler ces propos immoraux en les cachant sous des «plaques explicatives» – où nous lirons sans doute: «Ci-dessous figure une inscription raciste.»

Le problème, avec les inscriptions racistes, c'est qu'il en revient tous les jours. Après avoir pudiquement recouvert celles du siècle passé, il faudra s'occuper de toutes celles qui fleurissent aujourd'hui, souvent liées aux conflits qui opposent certaines communautés à travers le monde. Il va falloir apposer beaucoup de «plaques explicatives» un peu partout. Chacun sera alors curieux de savoir ce qu'elles cachent et chacun voudra en soulever un coin pour «guigner» dessous. Nous obtiendrons ainsi de véritables calendriers de l'Avent urbains et toute la ville ne parlera plus que de «ça», au grand dam des experts en recherches sociologiques qui espéraient que plus personne n'en parle.

LE COIN DU RONCHON

cement de ces propos généralement peu charitables et dont on comprend qu'ils s'inscrivent difficilement dans une politique du «vivre ensemble».

Eh bien vous n'y êtes pas du tout! Ce que les autorités zurichoises qualifient d'«inscriptions racistes» sont en réalité des dénominations historiques du siècle passé, élégamment gravées sur deux façades de la vieille ville: «Zum Mohrenkopf» et «Zum Mohrentanz». Ces mots dépassent ce que l'humain